



HAL
open science

Fabriquer le genre : une introduction

Pascale Bonnemère, Franck Cochoy, Clovis Maillet

► **To cite this version:**

Pascale Bonnemère, Franck Cochoy, Clovis Maillet. Fabriquer le genre : une introduction. *Techniques & Culture*, 2022, 77, pp.9-23. 10.4000/tc.17285 . halshs-03787341

HAL Id: halshs-03787341

<https://shs.hal.science/halshs-03787341>

Submitted on 17 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fabriquer le genre : Une introduction

Pascale Bonnemère, Franck Cochoy et Clovis Maillet

(Version postprint)

In P. Bonnemère, F. Cochoy et C. Maillet, *Techniques & Culture* 77 : 10-23 (« Fabriquer le genre »), 2022

Il y a 90 ans, Marcel Mauss parlait de la division par sexes comme « une division fondamentale qui a grevé de son poids toutes les sociétés » et précisait que « [...], nous n'avons fait que la sociologie des hommes et non pas la sociologie des femmes, ou des deux sexes » (1969 [1931] : 15). L'auteur soulignait quelques années plus tard que « deux choses étaient immédiatement apparentes à partir de [la] notion de techniques du corps : elles se divisent et varient par sexes et par âges ». Il ajoutait que cette division des techniques du corps entre les sexes n'était pas simplement la division du travail entre les sexes (1950 [1936] : 373). Ces quelques lignes permettent de commencer à appréhender la question des rapports entre le genre et les techniques : Mauss évoque déjà l'androcentrisme qui marque les sciences sociales. Il présente le genre – même si son vocabulaire n'est pas celui d'aujourd'hui – comme une dimension qui traverse la vie sociale, un opérateur de portée générale. Il alerte enfin sur le fait que la division des techniques du corps entre les sexes va au-delà des formes sexuées du travail.

Ce numéro, coordonné par des chercheurs formés à l'anthropologie, à l'histoire et à la sociologie, s'appuie sur ce programme et cherche, à partir d'études de cas provenant de différentes époques et aires géographiques, à mener une réflexion critique et sensible au genre sur les techniques, s'intéressant donc à ce que le genre fait aux techniques et à ce que les techniques font au genre.

Par-delà la division sexuée du travail, que font les personnes, les corps et les techniques en termes de dynamique de genre ? En quoi et comment les personnes et les corps instaurent-ils, avec les techniques, de nouvelles relations de genre ? Que fabriquent véritablement les corps en fonction de leurs assignations respectives et de quelle latitude – et de quels outils – les personnes disposent-elles pour s'en détacher ou les réinventer ? Enfin, quelles sont les techniques qui participent à construire le genre des personnes en les contraignant ou en permettant leur autodétermination ?

Une histoire des techniques androcentrée

L'histoire de la modernité technique est déterminée par un « régime de genre » spécifique (Bray 2007 : 45, Lett 2012) qui est celui de la naturalisation des femmes et de la « culturalisation » des hommes, héros de la technicité. Cette évidence semble avoir été si bien intégrée qu'elle explique un certain manque d'intérêt pour cette problématique dans le domaine des sciences et des techniques. Si la littérature anglophone en sciences sociales sur les rapports entre genre et technique comprend quelques remarquables synthèses (Faulkner 2001, Bray 2007, Wajcman 2010) qui ont insisté sur la capacité des savoirs techniques à se faire les instruments de la domination masculine (Cockburn 1983), il semble que, jusqu'à récemment, la plupart des revues francophones traitant des techniques n'aient pas montré d'intérêt particulier pour le genre (par exemple, Pillon & Vigarello 2007).

Les actes du colloque *Genre et Techniques* coordonné par Fabien Knittel et Pascal Raggi (2013) sont parmi les premiers en langue française à s'inscrire dans le cadre de l'histoire des techniques au sens de Leroi-Gourhan et de son usage du geste technique en les mettant en perspective avec la division sexuée du travail, en s'intéressant aux métiers majoritairement féminins depuis le XVIII^e siècle (dentellières, brunisseuses, lavandières et personnes œuvrant dans l'ornementation de la céramique) mais aussi aux transfuges s'insérant dans des pratiques pensées comme masculines (travail agricole, chirurgie, vidéo).

L'article de Klaus Hamberger et Francesca Fanciulli s'inscrit dans cette longue tradition de travaux sur les techniques, les gestes, les matériaux et les outils (Murdock et Provost 1973, Tabet 1979, Testart 1986, 2014) en les rapportant au genre de celles et ceux qui les mettent en œuvre et les manipulent, dans le but de comprendre les formes de la division sexuée du travail. Il s'en distingue néanmoins par le fait de ne pas considérer les femmes et les hommes comme différents par leurs corps (physiologie, capacités physiques) et d'appréhender le genre comme le résultat de formes gestuelles et de façons d'agir organisées selon un gradient continu entre deux pôles. Les auteurs dégagent ainsi des schémas spatio-corporels fondés sur une opposition entre des gestes plutôt englobants et féminins et des gestes plutôt pénétratifs et masculins. C'est ici la division du travail qui est productrice du genre (« division sexuante ») et non le genre qui organise les formes qu'elle prend (division sexuée).

La séparation entre matériaux souples et matériaux rigides mise en valeur par Alain Testart (2014) semble également opérer pour expliquer globalement – mais pas dans le détail – la division du travail et des gestes. Sur la longue durée, les métiers liés au textile ont été largement réservés aux femmes et plusieurs articles de ce numéro illustrent le fait que les études dans ce domaine ont été pionnières dans la problématisation des liens entre genre et techniques (Coffin 1996, Bard 2010, Knittel & Raggi 2013). Ces thématiques occupent

d'ailleurs toujours une grande part des recherches actuelles. Sophie Pérard montre que, dans le monde étrusque antique peut-être un peu moins marqué par la dissymétrie de genre que ses voisins grecs, les élites féminines pouvaient être pensées comme tirant leur pouvoir des pratiques de filage. À partir d'une lecture de la description de Lucrece « filant la laine » (*lanafica*) selon Tite-Live et de quelques rares sources archéologiques, l'autrice esquisse toute une histoire des rapports de genre et de leurs perceptions mutuelles par les sociétés antiques qui pourrait être faite à partir des métiers à tisser.

Cette histoire peut en effet s'envisager sur la longue durée. À l'époque médiévale, les femmes sont toujours associées au filage, au tissage et à la broderie, où elles ont pu s'auto-organiser au sein d'entreprises autonomes. Des recherches tentent de mesurer leur capacité d'agir dans des organisations de métiers, unisexes ou mixtes (Rivière 2016). Du XIII^e au XV^e siècle, elles pouvaient diriger des ateliers et prendre des apprenties, prérogatives qui leur furent retirées progressive-ment et non sans luttes au cours du XVI^e siècle (Opitz 1990). Les études sur l'époque moderne et contemporaine montrent que la division des tâches déterminait aussi la rémunération, et que les rares femmes embauchées dans des métiers réputés masculins pouvaient bénéficier d'une rémunération semblable à celle de leurs confrères. Pourtant, dans la grande majorité des cas, les métiers à dominante féminine correspondaient aussi aux faibles rémunérations ou, dans le cadre domestique, au travail non rémunéré (Knittel & Raggi 2013).

Dominique Somda montre que l'apprentissage de la broderie a été une technique coloniale de fabrication de la vertu féminine employée par les missionnaires protestants dans le sud de Madagascar depuis la fin du XIX^e siècle. Elle fait apparaître les ambiguïtés entre des ambitions de progressisme affichées par les missionnaires et leur vision conservatrice de la condition féminine. Béatrice Guillier explique que, dans la France du début du XX^e siècle, les magazines à destination des petites filles construisaient l'attrait prétendu naturel des filles pour les travaux d'aiguille, en leur proposant des patrons d'une grande complexité. Ces illustrés de couture n'apprenaient pas une technique ; ils représentaient la capacité technique des jeunes filles et les engageaient dans une pratique de consommation de vêtements, accessoires et outils qui construisaient leur affinité avec ce domaine en les encourageant à des activités statiques. L'article de Laura Fortin dessine une réalité un peu différente au Burkina Faso. La récolte du coton était une activité féminine et le tissage et la couture des pratiques exclusivement masculines jusqu'à la colonisation qui a rendu cette dernière activité mixte. Aujourd'hui, les femmes tissent, surtout en ville, et la transmission de leurs savoir-faire se fait au sein de communautés de tisseuses intragénérationnelles, tandis que les hommes continuent leur pratique dans le monde rural. Les tisseuses se sont aussi approprié les idées d'autonomisation de la production nationale et de libération des femmes défendues par Thomas Sankara tout en alliant travail domestique et tissage à visée commerciale. Emmanuelle Guittet et Vinciane

Zabban ont quant à elles étudié les savoirs informatiques développés par les tricoteuses et les couturières en ligne, qui partagent leurs ouvrages et leurs techniques *via* des réseaux sociaux dédiés. Le croisement entre une pratique solitaire et les communautés numériques ouvre au social des techniques dont la visibilité était auparavant restreinte. Ces travaux s'inscrivent dans l'histoire des femmes et du genre, initiée depuis les années 1980 (Fraise & Guillin 1979, Scott 1988, Duby & Perrot 1990-1991), mais ouvrent également sur une meilleure prise en compte de la construction relationnelle du genre des personnes *via* les techniques.

Un genre relationnel

Sur le plan conceptuel, les sciences sociales ont construit une polarité entre un essentialisme par- fois lié au militantisme politique et un relativisme culturel, tous deux à l'œuvre dans les critiques féministes de la technique (Bray 2007: 39). Certaines chercheuses, telle Eleanor B. Leacock (1981), considéraient que la domination masculine était un produit de l'industrialisation et que les sociétés du passé et d'avant la colonisation ne connaissaient pas cette forme d'inégalité entre les sexes.

En anthropologie sociale, la réflexion sur le genre a connu un développement majeur lorsque des anthropologues ont pu se rendre vingt ans après leur découverte dans les années 1930 dans les Hautes Terres de la Nouvelle-Guinée. Des hommes, d'abord, sont partis sur le terrain et ont révélé que l'espace de la vie quotidienne, dans le village et à l'intérieur des maisons, était organisé de façon à ce que les hommes ne soient pas au contact des femmes et de leurs substances corporelles. Ces observations ont mis en exergue une opposition entre les valeurs associées à chaque sexe et les activités féminines et masculines. Sans sous-estimer l'ambivalence de ces représentations et pratiques, le tableau exposait une implacable domination des hommes sur les femmes. Soupçonnant un possible androcentrisme de ces premières études, des femmes ethnologues sont parties faire des enquêtes de terrain dès les années 1960 avec l'idée d'équilibrer les regards, mais sans parvenir à remettre totalement en cause les résultats de leurs prédécesseurs.

Des travaux interdisciplinaires plus récents ont montré, confirmant ainsi l'intuition de Mauss, que s'il y a bien une chose qui traverse la vie sociale et ne saurait être traitée comme une question à part, c'est le genre, considéré alors comme une « modalité des relations instituées » (Théry & Bonnemère 2008 : 11). C'est à Marilyn Strathern que l'on doit d'avoir ouvert la voie de cette conception relationnelle du genre qu'elle ne considère pas comme une dimension à traiter indépendamment de celle des représentations de la personne ou des idées et pratiques qui guident la parenté (Strathern 1988, Théry 2007). Son ethnographie d'une

société des Hautes Terres dont les membres organisent des grands échanges cérémoniels plutôt que des initiations masculines (Strathern 1972) lui a permis de décentrer son regard et de mettre en doute des représentations et des pratiques tenues pour universelles (Strathern, ce numéro). Ses travaux, en parallèle de ceux de Donna Haraway (2007 [1985]), ont apporté une pierre essentielle à l'édifice conceptuel des recherches sur le genre. Ces chercheuses ont récusé les dichotomies sur lesquelles les sciences occidentales étaient fondées et ont déconstruit les paires nature/culture, sujet/objet et même femme/homme.

La théorie sur le genre, novatrice, proposée par M. Strathern défend l'idée que, dans certaines sociétés mélanésiennes, ce qui distingue les hommes des femmes ne relève pas d'attributs objectifs mais de capacités d'agir. L'article de l'autrice traduit dans ce numéro illustre cette approche puisqu'il montre comment, dans une société des Hautes Terres de Papouasie Nouvelle-Guinée, les idées sur le genre se combinent aux notions très valorisées d'accomplissement (*achievement*) et de réussite dans l'accès au prestige, prestige qui s'acquiert essentiellement lors des grands échanges cérémoniels qu'orchestrent des personnages appelés « big-men ».

Au cours de tels échanges entre groupes, les femmes produisent les biens les plus valorisés, les cochons, que les hommes échangent. Ici, plusieurs notions organisées en paires contrastées sont traversées par le genre. La paire principale oppose les choses ou les personnes de valeur, qui ont réussi (*nyim*), aux choses ou aux personnes sans valeur, qui ont échoué (*korpa*). Le terme *korpa* est globalement attribué à tout ce qui relève de la féminité et, par contraste, les affaires des hommes sont des choses importantes (*nyim*). Dans les faits cependant, une femme qui s'occupe bien de ses jardins et qui soutient activement son mari big-man en nourrissant les cochons qu'il échange est considérée comme *nyim* et un homme qui n'a pas réussi à devenir un big-man est *korpa*. Ainsi, lorsqu'il s'agit de se référer à des femmes et à des hommes réels, le contraste entre *nyim* et *korpa*, qui semblait être attaché au genre, semble ne plus l'être.

Le portfolio proposé par Sébastien Galliot et deux femmes artistes du Pacifique sud illustre également la porosité des frontières du genre dans les activités, ici la pratique technique et artistique du tatouage. En s'appropriant cette technique de marquage de la peau traditionnellement maîtrisée par les hommes, Julie Paama Pengelly et Julia Mage'au Gray en font un puissant outil politique qui, tout à la fois et de manière apparemment paradoxale, contribue à la revendication d'une identité culturelle océanienne et produit une mutation des rapports de genre. Cet article fournit donc un exemple de la façon dont les personnes et les corps instaurent, avec les techniques, de nouvelles relations de genre.

En anthropologie et en histoire, si le genre des objets n'est guère questionné tant il paraît, souvent à tort, aller de soi, et si la division sexuelle du travail est une thématique classique, les techniques elles-mêmes sont rarement abordées du point de vue du genre, une lacune relevée par Bray dans sa synthèse « Gender and Technology » de 2007, même si « l'anthropologie des

techniques offre des cadres conceptuels et des méthodes pour explorer les régimes de genre » (Bray 2007 : 39, Knittel & Raggi 2019). Une des exceptions notables serait précisément un ouvrage de Bray sur les dynamiques historiques de la « gynotechnics » à l'époque de la Chine impériale (1997). Ce terme, désignant un système technique qui produit des idées sur les femmes et donc sur un système de genre, est conçu par l'auteur comme un nouveau cadre d'analyse de la manière dont les relations entre les femmes et la technique affectent une société.

Le genre des techniques

Les questions d'histoire médicale, et l'accès à la contraception et à l'avortement en particulier, ont été interrogées dès les années 1980 et se combinaient avec l'assignation de certaines techniques aux femmes, notamment celles qui sont liées au monde domestique, et l'attribution aux hommes de techniques médicales spécialisées sur le corps féminin (gynécologie et obstétrique). Il a fallu attendre la fin des années 1990 pour que plusieurs synthèses et numéros de revues évoquent ce que la médecine moderne avait fait à la « naturalisation des femmes », ou plutôt, s'intéressent à la manière dont la médecine de la modernité avait fabriqué les femmes (Edelman & Rochefort 2013). Car ces publications étaient, de fait, circonscrites à l'époque de cette modernité et marquées par les études de Michel Foucault sur les sexualités (1976). Les débats ont été vifs dans le champ de l'histoire médicale, notamment autour du livre de Thomas Laqueur et de son hypothèse du corps unisexe dans la médecine d'avant la modernité (1992), nuancée par Sylvie Steinberg qui a révélé des constructions différenciées liées aux maux féminins et masculins, y compris à l'époque du « corps unisexe » (2001). Là encore, le même constat : si les techniques paraissaient *a priori* sans genre (*gender-neutral*), elles étaient en fait androcentrées et ne se sont modifiées à la fin du XX^e siècle que sous la pression militante en matière médicale illustrée par le mouvement *self help* des années 1970 (Nissim, 1984).

Les articles de Claire Dutrait et de Lætitia Della Bianca s'inscrivent dans le cadre de ces travaux portant sur les techniques du corps. Le premier rapporte des récits de femmes d'âges divers sur leur rapport avec le flux menstruel et les moyens auxquels elles ont recours pour le contrôler. Il nous offre une véritable radiographie des gestes effectués et des objets manipulés par les femmes pendant leurs menstrues depuis les années 1960 et révèle des évolutions dans la façon dont elles ont utilisé les différents moyens techniques à leur disposition pour maîtriser ce sang qui s'écoule régulièrement de leur corps. La seconde contribution étudie des dispositifs techniques appelés « capteurs de bio-fertilité » à partir des archives des entreprises qui les ont produits et commercialisés. L'étude de ces capteurs, qui sont héritiers de la

méthode Ogino et préfigurent les applications mobiles de suivi du cycle menstruel, révèle que la fertilité des femmes était conçue comme un problème de société auquel il fallait apporter une solution. L'autrice les aborde à partir des quatre angles sous lesquels ils ont été mis en valeur : la santé publique, la production de données cliniques fiables, l'autorégulation de la sexualité et la prédiction du sexe d'un enfant.

Les *feminist technological studies* (FTS) se sont, quant à elles, développées dans un dialogue avec l'histoire et la sociologie des techniques. Ces études soutiennent un discours bienvenu d'un point de vue politique mais souvent assez asymétrique d'un point de vue théorique et empirique, dans la mesure où, si elles accordent une attention soutenue au pôle humain de leurs objets, elles portent un regard plus relâché sur les techniques elles-mêmes. Une grande partie de la critique féministe embrasse le mode de pensée longtemps dominant dans le champ des *cultural studies* et des études féministes que Bruno Latour appelle « la sociologie du social » (2007), c'est-à-dire une sociologie qui tend à réduire les situations que l'on dénonce à de purs rapports de force, de structure, de sens, de langage et d'identités. Cette grammaire critique du social repose sur des oppositions binaires entre nature et culture, raison et émotion, dominants et dominés, conscient et inconscient, objectif et construit. Lizzie Richardson questionne cette approche sociologique du genre indirectement mise en cause par Latour en examinant les évolutions dans le travail de bureau à la lumière du développement récent du télétravail en période de pandémie mondiale. Elle montre une évolution non linéaire dans la construction relative du genre et du bureau : la machine à écrire a ancré un travail féminin dans un lieu, les ordinateurs ont apparemment fluidifié les espaces de travail mais, avec les applications de productivité et la disparition des frontières entre espace domestique et professionnel, ils ont souvent reproduit les divisions historiques. Le texte de Donna Haraway, *Manifeste Cyborg* (2007 [1985]) avait renouvelé le projet d'émancipation critique grâce à la figure du cyborg, en montrant que l'expérience de toute femme, ou plutôt de toute personne, articule et hybride mille éléments hétérogènes comme une subjectivité, un corps, des techniques biomédicales, des ressources informatiques, et ne saurait donc être appréhendée au moyen de dichotomies *a priori* comme l'esprit et le corps, l'animal et l'humain, l'organisme et la machine, l'idéalisme et le matérialisme (2007 : 37). En dissolvant ces catégories binaires, Haraway introduit un autre « trouble du genre » parallèle au « Gender trouble » linguistique (Butler 2006 [1990]) et au démontage, par Strathern (1988), des catégories occidentales dans les analyses anthropologiques.

Ce texte rejoint les réflexions théoriques de la philosophe Annemarie Mol sur la multiplicité des définitions de l'entité femme selon qu'elle est saisie par différentes sciences. Dans son article « Who knows what a woman is... » traduit dans ce numéro et paru d'abord en néerlandais en 1985, l'autrice nous invite à adopter une vision à la fois matérielle et pluraliste du genre et de son rapport avec l'univers technique. Son constat est que les études féministes, longtemps centrées sur le social et s'opposant à l'idée qu'il existerait un

quelconque déterminisme biologique (prétendu fixe), ont un peu délaissé ce que les différentes sciences que l'on appelle « dures » disent des femmes. La démonstration de Mol est radicale : si l'anatomie, l'endocrinologie, la biologie « savent », chacune à sa manière, ce qu'est une femme, elles ne coopèrent pas afin d'en fournir une définition plus complète et unifiée, alors même qu'elles s'empruntent mutuellement des modèles et des techniques. L'autrice donne l'exemple des généticiens qui ont recours à un microscope électronique sans avoir besoin de connaître « les vérités issues d'innombrables champs scientifiques [qui y] sont intégrées de manière invisible ». Les définitions proposées par les différentes sciences de ce qu'est une femme ne se recoupant pas et ne parvenant pas toujours à s'accorder, elles mettent à mal l'idée que la science puisse être un référent absolu en matière de genre. Autrement dit, « il n'y a pas de catégorie de femme ou de féminin qui soit uniformément utilisée au cours d'un siècle, dans une culture, dans un lieu, ou même au sein d'une institution qui se présente comme l'apogée de la cohérence : la science ».

Le Manifeste Cyborg a aussi permis un renouvellement considérable des analyses sur les relations entre genre et technique, avec les écrits sur le « cyberféminisme » (Plant 1998), le « technoféminisme » (Wajcman 2004), le genre comme fondement d'un nouveau capitalisme reposant sur les biotechnologies (Gardey 2009), et ceux sur l'oppression masculine comme « technologies de genre » dans la théorie queer (De Lauretis 1987) reprise par Paul Preciado sous la formule de « technogène » (2008). Ces études ont insisté sur le potentiel émancipateur d'Internet et des technologies de l'information et de la communication ou sur la capacité de l'endocrinologie ou du génie génétique à bouleverser l'appréhension naturaliste du genre (Oudshoorn 1994 et Haraway 1997, respectivement).

Yael Armangau montre que les objets transmasculins (« binders » et « packings » parfois industriels mais souvent faits maison), aujourd'hui conservés dans un musée de la Transologie, participent d'une construction technique du genre qui développe l'émancipation et l'autodétermination des personnes plutôt qu'elle ne la contraint. D'autres dispositifs techniques souvent invisibles tant ils sont communs participent de l'exclusion des minorités sexuelles et de genre, comme le montrent Henri Bony, Benjamin Moron Puech et Léa Mosconi. La ségrégation genrée (hommes/femmes) des toilettes exclut de fait toutes les personnes qui ne se reconnaissent pas dans ces catégories ou dont l'apparence les assigne à l'une d'entre elles qui ne leur convient pourtant pas. Paradoxalement, les injonctions à la séparation des toilettes proviennent plutôt du droit privé que du droit public. Un croisement entre normes juridiques et propositions architecturales récentes permet d'imaginer un futur dans lequel l'accès à ces commodités pourrait mieux inclure les personnes quelles que soient leurs spécificités corporelles et de genre. Un autre outil de ségrégation technique est utilisé dans les pratiques sportives : celui du test de féminité. À partir du cas très médiatisé de l'athlète Caster Semenya, Sylvain Villaret montre que, depuis le début du XX^e siècle, des dispositifs de contrôle de la féminité ont exclu les athlètes intersexes des pratiques sportives en

« catégorie dames ». Ces contrôles antidopage restreignent l'accès au sport aux personnes qui n'entrent pas dans des catégories déterminées par des dispositifs techniques complexes dont on peut retracer l'histoire (définition par l'apparence, tests hormonaux et/ou chromosomiques) et qui imposent aux sportives des traitements médicaux parfois lourds de conséquences sur leurs vies personnelles et leurs capacités sportives.

Ce numéro espère contribuer à lancer une réflexion plus vaste sur les apports mutuels de l'étude du genre et des techniques. Il invite aussi à penser l'écriture et les pratiques éditoriales comme outils de la fabrication du genre en soi. Élise Goutagny retrace l'itinéraire de pratiques de microédition queer et féministes, en suivant des ateliers collaboratifs et collectifs. L'écriture se fait souvent en réfléchissant à la poésie induite par l'inclusivité, souvent en dehors des normes de lisibilité des circuits d'édition traditionnels.

En écho à ces pratiques, ce numéro a laissé chaque auteur et autrice déterminer les graphies qui permettaient le mieux d'exprimer leur pensée. Car écrire la pensée du genre, c'est déjà une technique.

Les auteur.es

Pascale Bonnemère est anthropologue, directrice de recherche au CNRS, membre du Centre de Recherche et de Documentation sur l'Océanie (CREDO), à Marseille. Menant des enquêtes de terrain chez les Ankave de Papouasie Nouvelle-Guinée depuis 1987, elle a essentiellement travaillé sur le genre, la parenté et les initiations masculines, qu'elle a abordées sous l'angle de la participation des femmes, produisant ainsi une analyse renouvelée de ces rituels (*Agir pour un autre* 2015, *Anthropological Forum* 27(1) 2017). Elle a aussi fait l'analyse de matériaux ethnobotaniques et rédigé des articles sur les premiers contacts et la christianisation. Son dernier ouvrage, à paraître en 2022, porte sur l'œuvre et la vie du réalisateur de documentaires Christopher Owen.

Franck Cochoy est professeur de sociologie économique à l'Université Toulouse Jean Jaurès, chercheur au LISST-CNRS et membre sénior de l'Institut Universitaire de France. Son projet IUF porte sur la société et l'économie des objets jetables, à partir du cas des produits d'hygiène féminine. Il vient de lancer une enquête sur l'usage des masques lors de la pandémie du Covid 19. Plus

généralement, ses travaux sont consacrés aux médiations humaines et techniques qui cadrent ou équipent la relation entre l'offre et la demande. Il a ainsi consacré de nombreuses enquêtes à des objets comme l'emballage, le libre-service, les chariots de supermarché, les étiquettes tarifaires, etc. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur les marchés et les techniques (par exemple *Sociologie d'un « curiositif »*. *Smartphone, code-barres 2D, et self-marketing*, Le Bord de l'eau 2011 et *Une histoire du ski, Aluminium, gens de glisse et "coopétition"*, Ref2C 2015). Ses articles les plus récents ont paru notamment dans *Social Studies of Science*, *Environment and Planning A: Economy and Space*, *Socio-Economic Review* et *Economy and Society*.

Clovis Maillet est professeur·e d'histoire et théorie des arts à l'École supérieure d'art et design d'Angers, et à la Haute école d'art et de design de Genève et historien·ne, correspondant·e à l'École des hautes études en sciences sociales (groupe ALHOMA-CRH). Auteur·e d'une thèse de l'EHESS sur la parenté hagiographique médiévale sous la direction de Jean-Claude Schmitt (parue en 2014), il est spécialiste des questions de genre et de parenté dans la culture visuelle et cléricale médiévale. Plus récemment, il a publié *Les genres fluides, de Jeanne d'Arc aux saintes trans* (2020) et *Un Moyen Âge émancipateur* (avec Thomas Golsenne, 2021). C. Maillet a également rédigé des articles parus dans les revues *Gradhiva*, *Clio*, *Mediévales* et *Terrain*.

Références

- Bard, C. 2010 *Une histoire politique du pantalon*. Paris: Seuil.
- Bray, F. 2007 « Gender and technology », *Annual Review of Anthropology* 36 : 37-53.
- Bray, F. 1997 *Technology and Gender. Fabrics of Power in Late Imperial China*. Berkeley : University of California Press.
- Butler, J. 2006 [1990] *Trouble dans le genre*. Paris : La Découverte.
- Cockburn, C. 1983 *Brothers. Male Dominance and Technological Change*. London : Pluto Press.
- Coffin, J. G. 1996 *The Politics of Women's Work : The Paris Garment Trades, 1750-1915*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- De Lauretis, T. 1987 *Technologies of Gender, Essays on Theory, Film, and Fiction*. Bloomington : Indiana University Press.
- Duby, G. & M. Perrot 1990-1991 *Histoire des femmes*. Rome, Paris : La terza, Plon.
- Edelman, N. & F. Rochefort dir. 2013 « Quand la médecine fait le genre », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* 37 : 9-176.
- Faulkner, W. 2001 « The technology question in feminism. A view from feminist technology studies », *Women's Studies International Forum* 24 (1) : 79-95.
- Foucault, M. 1976 *Histoire de la sexualité. Vol. 1. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- Fraisse, G. & M. Guillin, M. 1979 *Femmes toutes mains. Essai sur le service domestique*. Paris : Seuil.
- Gardey, D. 2009 « Au cœur à corps avec le *Manifeste Cyborg* de Donna Haraway », *Esprit* 3 : 208-217.
- Haraway, D. 2007 [1985] *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminismes*, anthologie établie par L. Allard, D. Gardey & N. Magnan. Paris : Exils Éditeur.
- Haraway, D. J. 1997 *Modest Witness. Second Millennium. FemaleMan Meets OncoMouse. Feminism and Technoscience*. New York: Routledge.
- Knittel, F. & P. Raggi 2019 « Mauss et Sigaut. Réflexions sur les liens entre les techniques et le genre », *Artefact. Techniques, Histoire et Sciences humaines* 9 : 215-235.
- Knittel, F. & P. Raggi 2013 *Genre et Techniques, XIX^e- XXI^e siècle*. Rennes : Presses universitaires de Rennes
- Laqueur, T. 1992 *La fabrique du sexe. Essai sur le genre et le corps en Occident*. Paris : Gallimard.
- Latour, B. 2007 *Changer de société. Refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte.
- Lett, D. 2012 « Les régimes de genre dans les sociétés occidentales de l'Antiquité au XVII^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 67 (3) : 563-572.

- Leacock, E. B. 1981 *Myths of Male Dominance. Collected Articles on Women Cross-Culturally*. New York: Monthly Review Press.
- Mauss, M. 1969 [1931] « La cohésion sociale dans les sociétés polysegmentaires » in M. Mauss, *Œuvres*. Paris : Éditions de Minuit : 11-27.
- Mauss, M. 1950 [1936] « Principes de classification des techniques du corps » in M. Mauss, *Sociologie et Anthropologie*. Paris : PUF : 373-375.
- Murdock, G. P. & C. Provost 1973 « Factors in the division of labor by sex. A cross-cultural analysis », *Ethnology* 12 (2) : 203-225.
- Nissim, R. 1984 *Mamamelis. Manuel de gynécologie naturopathique à l'usage des femmes*. Genève : Dispensaire des femmes.
- Opitz, C. 1990 « Contraintes et libertés (1250-1500) » in C. Klapisch Zuber dir. *Histoire des femmes en Occident II, Le Moyen Âge*. Rome, Paris: La Terza, Plon: 343-409.
- Oudshoorn, N. 1994 *Beyond the Natural Body. An Archaeology of Sex Hormones*. London : Routledge.
- Pillon, T. & G. Vigarello dir. 2007 « Corps et techniques », *Communications* 81.
- Plant, S. 1998 *Zeros + Ones. Digital Women and the New Technoculture*. London : Fourth estate.
- Preciado, P.B. 2008 *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*. Paris: Grasset.
- Rivière, F. 2016 « Women in craft organizations in Rouen (14th-15th Century) » in E. Jullien & M. Pauly dir. *Craftsmen and Guilds in the Medieval and Early Modern Periods*. Stuttgart : Franz Steiner Verlag : 93-124.
- Scott, J. 1988 « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF* 37 (1) : 125-153.
- Steinberg, S. 2001 *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*. Paris: Fayard.
- Strathern, M. 1988 *The Gender of the Gift. Problems with Women and Problems with Society*. Berkeley: University of California Press.
- Strathern, M. 1972 *Women in Between. Female Roles in a Male World (Mount Hagen, New Guinea)*. London, New York: Rowman & Littlefield.
- Tabet, P. 1979 « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme* 19 (3-4) : 5-61.
- Testart, A. 2014. *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*. Paris : Gallimard.

Testart, A. 1986 *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*. Paris : Éditions de l'EHESS.

Théry, I. 2007 *La distinction de sexe. Une nouvelle approche de l'égalité*. Paris : Odile Jacob.

Théry, I. & P. Bonnemère dir. 2008 *Ce que le genre fait aux personnes*. Paris: Éditions de l'EHESS.

Wajcman, J. 2010 « Feminist theories of technology », *Cambridge Journal of Economics* 34 (1) : 143-152.

Wajcman, J. 2004. *TechnoFeminism*. Cambridge, UK : Polity Press.

Pour citer l'article

Bonnemère, P., Cochoy, F. & C. Maillet 2022 « Fabriquer le genre. Une introduction », *Techniques&Culture* 77 « Fabriquer le genre », p. 10-23.